

LE RÉCIT D'UN AUMONIER

(Suite et fin)



QUAND vint son quatrième enfant, un gros garçon bien boufflu et tout remuant, sa femme lui dit qu'elle avait envie de prendre un nourrisson. Il y consentit sans peine, et peu de jours après, la paysanne, qui était allée à Paris, s'en revenait au village avec un superbe élève.

C'était le premier enfant d'un jeune architecte, dont la femme n'avait pas assez de santé pour être nourrice.

Six mois plus tard, le nourrisson tomba malade et mourut. Cela arriva très vite. On n'eut pas le temps de faire prévenir les parents. Et comme l'homme et sa famille habitaient à quelque distance du village, une maison isolée dans les champs, on ne sut dans le pays qu'un de ses enfants avait été malade, qu'au moment où l'on apprit sa mort.

A ce moment une mauvaise pensée germa dans l'esprit du paysan : il se dit que la mort de cet enfant allait le compromettre et lui faire du tort ; sa femme, maintenant, trouverait difficilement un autre nourrisson ; et puis c'était cinquante francs par mois de perdus.

Il tourna et retourna tout cela dans sa tête, et si bien, qu'il en vint à se dire que s'il déclarait comme mort son petit à lui, personne ne se douterait de rien, ni à Paris ni ailleurs. En faisant cela, et ce n'était, au demeurant, qu'un mot à prononcer, il s'enlevait une charge et, du même coup, se ménageait une ressource mensuelle de longue durée peut-être. Pour ce qui était des parents, il n'y aurait pas grand mal, car, ne sachant rien, ils prendraient le petit gars pour leur propre fils, et à la vérité, ce serait tout comme, puisqu'ils le croiraient. Et quant à l'enfant, il n'était pas douteux que, devenant fils de bons bourgeois, il serait bien plus heureux que s'il restait attaché à la pâle fortune de sa famille véritable.

Sa décision fut vite prise. Mais il fallait que sa femme se décidât aussi. C'était plus malaisé. Elle résista beaucoup et même pleura à grandes larmes, tant, à cette proposition, elle se sentait honteuse et la conscience peu tranquille. Il tint bon pourtant, et, à la fin, se montra si volontaire et si terrible, que la malheureuse donna son consentement et jura de se taire.

La déclaration fut faite comme l'homme l'avait voulu, et personne dans le village ne se douta de cette substitution d'enfant.

L'architecte, fort occupé, et sa femme, toujours malade, ne revirent l'enfant que bien plus tard, et ne se doutèrent de rien.

Cet aveu, continua l'abbé, me causa un grand trouble. Quels désordres, quels malheurs pouvaient fondre sur une famille par suite d'une pareille intrusion ! Et pourtant, d'autre part, cet enfant pouvait être l'honneur et la joie de ses parents d'adoption. J'étais fort perplexé. Mais mon devoir était tout tracé, et je n'hésitai pas à dire à cet homme :

— Mon fils, cet aveu sera compté, vous venez de vous comporter comme un homme honnête. Mais tout n'est pas fini, cependant il faut une réparation.

— C'est vrai, dit-il... Oui, je dois réparer le mal que j'ai fait... Voyez, monsieur l'aumônier, depuis que je me suis confié à vous, il me semble qu'une lumière est entrée dans ma tête.

Il me donna alors le nom de l'architecte, et me priant de le découvrir et de le lui amener sans retard.

— Je suis prêt, dit-il, à déclarer la vérité.

Je me mis immédiatement en route, car l'interne ne m'avait pas dissimulé que le malade ne passerait probablement pas la journée.

Sachez, en deux mots, que le petit architecte d'autrefois était devenu un grand entrepreneur, énormément riche. Il avait plusieurs enfants, dont l'aîné (l'enfant en question faisait son désespoir). Ce jeune homme, plein de vanité et de mauvais instincts, s'était jeté corps et âme dans un genre d'existence où il avait déjà compromis une grande partie de la fortune de l'entrepreneur, et où il menaçait de laisser l'honneur du nom qu'il portait.

Je ne chercherai pas à vous décrire la stupefaction, l'immense joie de l'entrepreneur, quand j'eus accompli auprès de lui la mission dont l'homme m'avait chargé.

Cet enthousiasme me fait souvenir d'une caricature de Cham, que j'ai vue autrefois à propos de courses de chevaux.

Vous savez tout l'esprit que ce caricaturiste philosophe savait mettre dans son crayon.

Deux chevaux se rencontrent, l'un maigre, efflanqué, aux jambes grêles, vient de gagner un grand prix à une course quelconque. Il est entouré, flatté, admiré.

L'autre, gros percheron, solide, à la croupe puissante, aux jambes énormes et musclées, traîne une voiture chargée de pierres énormes, d'un poids invraisemblable. Personne ne le regarde, il tire, entraîne sa lourde charge et passe inaperçu.

— Malheur ! dit le percheron, et, regardant le coursier : viens donc ici et essaie donc de traîner ça !

Que voulez-vous, l'un était utile tandis que l'autre n'était guère qu'un animal de luxe !

.

Les carriers du Coteau Saint-Louis et du Mile-End viennent de donner un bel exemple de générosité.

Vous savez qu'ils sont venus en procession à Montréal, apporter à l'évêché plus de cent cinquante voyages de pierres, pour aider à l'achèvement de la grande basilique de Saint-Pierre.

En voyant le défilé de ces voitures, je me suis reporté par la pensée à cette époque étonnante du moyen-âge, où les peuples élevaient à Dieu des monuments que l'on contempera toujours avec admiration.

Quoi de plus beau que ces admirables cathédrales de Paris, Chartres, Rouen, Soissons, Strasbourg, Amiens, Reims, etc.

Tout cela a été fait pour ainsi dire gratuitement. En ce temps de foi, l'ouvrier donnait de temps à autre une journée de travail pour aider à la construction de la maison de Dieu, les carriers donnaient des pierres, les sculpteurs offraient leur talent, et c'est ainsi que l'on arrivait à produire des chefs-d'œuvre.

Le mouvement de générosité des carriers sera-t-il imité ! Je le souhaite, et j'espère bientôt voir les hommes de tous métiers venir offrir une journée ou deux de travail à l'évêque de Montréal.

LÉON LEDIEU.

VACCIN FOR EVER

Nous publions la petite pièce de poésie suivante à titre de curiosité. La vaccination à outrance justifie assez la conclusion à laquelle arrive le poète humoristique :

La Science, en son vol puissant,
Qu'à travers les temps rien n'arrête,
Avec le Progrès incessant
Voie de conquête en conquête.

Ses fils dans leur sublimité,
Luttent sans trêve, pleins de zèle,
Pour affranchir l'Humanité
Des douleurs qui fondent sur elle.

Il faut au mal, ce Sphinx maudit,
Arracher son secret terrible,
Qui, pour le chercheur interdit,
Est souvent incompréhensible !

Certes, les périls sont nombreux ;
Mais, dans leur héroïsme immense ;
A ces bienfaiteurs généreux
Qu'importe leur propre existence ?

Et c'est Jenner qui du vaccin
Trouvant la magique recette,
Triomphe du fléau malsain
Par la vertu de la lancette.

C'est l'infatigable Pasteur,
Que nul revers ne décourage,
Et qui deviendra l'inventeur
D'un remède contre la rage !

Il n'est pas jusqu'au choléra,
Et sur ce résultat j'insiste,
Qu'avec succès on combattra,
Si Ferran n'est pas un fumiste.

Vaccin par ci, vaccin par là,
Le vaccin est le grand dictame,
— Monsieur, inoculez-vous ça !
— Prenez-moi ce virus, madame !

N'est-il point permis de réver,
Bouleversant la médecine,
Un savant qui saurait trouver
Un vaccin... contre la vaccine ?

BEAUSAPIN.

— Ah ! monsieur l'abbé, s'écria-t-il après un long silence où tout son être semblait se replier et s'abîmer dans un suprême mouvement intérieur. Ah ! vous venez de me rattacher à la vie !... C'est la Providence qui vous a placé sur notre chemin... Je vous suis reconnaissant du fond de mon âme... Ah ! le malheureux !... Il ne déshonorera plus ma maison... Et pourtant je me sens tout troublé et mes entrailles frémissent... Mais soyez sans inquiétude pour lui : il a porté mon nom, cela suffit ; son existence sera assurée...

Quelques instants plus tard nous étions à l'hôpital. L'entrepreneur avait amené son notaire et deux témoins.

L'homme allait s'affaiblissant de moment en moment, mais la lucidité de son esprit restait tout entière. Il renouvela les déclarations qu'il m'avait faites, en précisant davantage encore. L'entrepreneur lui serra la main et lui dit :

— Je vous remercie, mon ami. Je souhaite de grand cœur que vous sortiez d'ici vivant, afin que je puisse m'acquitter envers vous.

— Oh ! monsieur, fit le moribond, je n'ai plus besoin de rien, mais puisque vous êtes si bon, je vous demanderai de ne pas inquiéter ma femme.

— Soyez tranquille, mon ami ; non-seulement votre femme ne sera pas inquiétée, mais je vous jure de prendre soin d'elle durant toute sa vie.

Le malheureux était tout près de sa fin.

A ce moment, un jeune homme fort élégant entra dans la salle, conduit par un infirmier. Il s'approcha. L'entrepreneur, l'ayant vu, se précipita vers lui :

— Vous, dit-il, vous ici... Et comment ?

— Hé, oui, mon père, fit-il. On me pourchasse depuis ce matin... C'est moi qui ai eu la maladie... Du reste, ce n'est pas tout à fait de ma faute ; ce brave homme s'est mis au beau milieu d'un embarras de voiture... Mais, permettez, je suis étonné que vous...

— Votre étonnement cessera... Savez-vous qui est cet homme ?

Le mourant ouvrit les yeux et regarda le jeune homme qui s'approcha du lit.

— C'est moi, mon brave homme... Je regrette beaucoup le malheur que, ce matin...

— Ah ! c'est vous, fit-il lentement... c'est vous... Ah !... Eh bien !... je... je... vous... pardonne... Et il mourut.

J. FALLA.

COURS D'ÉLOCUTION

LE professeur Parage, bachelier ès-lettres et ès-sciences, en Sorbonne, université de France, ancien élève de Talbot, du Conservatoire de Paris, diplômé académique pour la province de Québec, a repris ses cours d'élocution française et de déclamation, ainsi que son cours préparatoire à l'École Polytechnique et à l'étude de la médecine et du droit.

Sa méthode d'enseignement, sûre et correcte, lui fera obtenir cette année chez ses élèves les mêmes succès que l'an dernier, et qui lui font le plus grand honneur ; ajoutons, de plus, que le professeur Parage, sous le nom de Noël Pays, est déjà connu dans le monde littéraire.

ATTAQUE D'UNE ÉGLISE

(Voir gravure)

La scène s'est passée le 26 août dernier, à Cane-Creek, Caroline du Nord, E.-U.

Des nègres étaient rassemblés dans leur église pour remercier Dieu des bonnes récoltes qu'il leur avait accordées ; tout le monde était en prière quand un bandit bien connu, Carl Michaël, à la tête d'une vingtaine de misérables de son espèce, fit irruption dans le temple, qui devint alors la scène d'un massacre épouvantable.

Son œuvre accomplie, le chef de brigands remonta à cheval avec ses complices et tous disparaurent.

Le shérif et la police de l'endroit sont allés à leur poursuite, mais la plaine est grande et Dieu sait si jamais les assassins seront pris.